**Zeitschrift:** Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse

**Herausgeber:** Aînés

**Band:** 18 (1988)

**Heft:** 1

**Rubrik:** Nouvelle : j'étais belle en ce temps-là

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 10.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

LUISA MEHR

NOUVELLE

# J'étais belle en ce temps-là

L'automne est revenu. Il pleut. Malgré les fenêtres closes, j'entends le ruissellement patient, ininterrompu, de l'eau sur les ardoises du toit. Le ciel est si bas qu'on ne voit plus les alpages; la clairière de Champ-Haut où j'ai laissé prendre à Sylvain ce baiser qui me brûle encore, a disparu derrière le rideau gris. C'est tout juste si j'aperçois encore l'église et le cimetière, le pauvre enclos où le seul homme que j'aie aimé est depuis si longtemps dissous dans la terre.

La vieille Imelda, toute tordue par les rhumatismes, vient de traverser la place à petits pas, avec son Antoine; elle a oublié, elle, puisqu'elle s'est mariée deux ans après la mort de Pierre-Angel. Moi, je n'ai pas pu oublier. J'ai froid; le feu ronfle dans le poêle que j'ai bourré de bûches de mélèze poisseuses de résine; pourtant, je suis glacée jusque dans la moelle de mes vieux os. Il en est toujours ainsi en automne: rien ne peut me réchauffer en ces jours où je revis heure par heure ce qui s'est passé voilà soixante ans.

Il n'y a plus de miroir dans la maison, mais j'entrevois parfois mon reflet dans une vitre: sous mon mouchoir de tête noir, j'apparais brune et desséchée comme ces ceps désormais inutiles, qu'on arrache et qu'on brûle dans les vignes, au premier printemps. Mes yeux, qui n'y voient plus guère, ont l'air de deux trous entre les paupières fripées. Je ris doucement quand je regarde passer les fillettes du village, si fières de leur peau rose et de leur taille fine. Elles ont une permanente, du rouge à lèvres, des robes qui dénudent les jambes et les bras. Est-ce que j'avais besoin de fards et de coiffeur, moi, pour être belle? Pour être lisse et fraîche? Mes cheveux, je les roulais en couronne autour de ma tête; quand je les défaisais le soir, pour les brosser, ils s'épandaient en un manteau épais, ondé, vivant, d'un brun moiré de reflets roux; là-dessous, mes yeux s'ouvraient, sombres et mystérieux comme des puits sans fonds...

Je savais que j'étais belle; en fille modeste et sage, je semblais ne rien voir, ne rien entendre, mais j'avais conscience des hommages et des désirs qui venaient vers moi et j'en étais contente non par une puérile vanité d'adolescente, mais parce que cette beauté, c'était le don royal que je me réjouissais d'offrir à celui que j'aimais depuis toujours, à Pierre-Angel.

Lui et moi étions un peu cousins; il était mon aîné de trois ans et habitait à quelques pas de chez nous, de sorte que notre vie avait toujours été mêlée dans les jeux de l'enfance, dans les premiers travaux qu'on confie aux petits montagnards, ramasser l'herbe pour les lapins, faire les commissions, mener les chèvres et les vaches au pré, retourner les foins. Pierre-Angel était grand, fort, intrépide. Il n'avait peur de rien, même pas de la Noiraude, une vache largement encornée et maligne en diable. Il attrapait les vipères à main nue, tuait des oiseaux en plein vol d'un coup de fronde.

Son père conduisait la diligence qui desservait la vallée par des chemins escarpés. Mais, Pierre-Angel, lui, voulait devenir menuisier. «Le bois, ça vit!» m'expliquait-il tout en façonnant, du bout de son canif, une tête d'homme dans un morceau d'écorce.

Nous étions assis sur un talus tout chaud de soleil; je revois chaque détail de cette scène, le bleu profond du ciel, le scintillement des glaciers au fond de la vallée, les branches des mélèzes, au-dessus de nous, se balançant légèrement au vent tiède. Tout près de moi fleurissait une énorme touffe de violettes. Leur pénétrant parfum se mêlait à la senteur des fraisiers qui couronnaient le talus, à l'odeur du bois que travaillait Pierre-Angel. De menus fragments d'écorce rouge voltigeaient et se posaient sur ma grosse jupe noire.

La tête levée, je contemplais mon compagnon: son visage m'émouvait, me bouleversait jusqu'au fond de l'être: ces mâchoires volontaires, cette bouche énergique aux lèvres renflées, ces cils si longs, si épais, baissés sur les yeux clairs... Mon amour est né là, sur ce talus, dans l'étourdissant printemps montagnard. J'avais seize ans...

Pourtant, mon amour, je l'ai tué. Bien sûr, un prêtre, auquel dans mon désespoir j'ai fini par me confier, m'a expliqué que mon péché n'avait été que d'intention, que j'étais innocente de la mort de Pierre-Angel, que, par ailleurs, Sylvain ne possédait aucun des pouvoirs qu'on lui attribuait, qu'il s'attribuait. Quelquefois, je me dis que ce prêtre, un homme de Dieu, avait raison, mais je ne suis jamais en paix bien longtemps.

Les mois, les années passaient, les printemps avec leurs sèves et leurs floraisons, les étés scintillants de soleil et de foudres, les automnes tristes à vous broyer le cœur, les longs, longs hivers avec le froid, la neige, cette neige qui tombait inexorablement pendant des jours et des jours en vous donnant l'impression qu'elle allait ensevelir à jamais les arbres, les maisons, les animaux, les gens.

Mon amour continuait de vivre en moi: chaque rencontre avec Pierre-Angel, chaque parole échangée avec lui le nourrissaient, le fortifiaient. Je ne pouvais pas passer devant l'atelier de menuiserie sans y entrer un instant; le sol était jonché de sciures et de copeaux blonds, bruns, rouges. Je connaissais chaque bois, son grain, sa couleur, son odeur même. Je caressais de la main les planches satinées. Nous bavardions un peu, Pierre-Angel et moi et tout en parlant, je balançais mes hanches, je gonflais ma poitrine qui tendait mon corsage noir, je souriais pour que le garçon vît mes dents luisantes. J'étais belle, je lui offrais ma beauté, j'attendais, mais que cette attente devenait donc douloureuse! Je ne parvenais plus à en détacher ma pensée.

«Je me demande à quoi tu rêves toute la journée?» disait parfois ma mère en m'examinant d'un œil soupçonneux.

Elle n'était pas contente de moi: j'avais refusé d'épouser le propriétaire de l'Hôtel du Cerf, un quinquagénaire veuf et fort riche qui avait demandé ma main.
«A-t-on idée d'être aussi bête!» grommelait ma pauvre mère, «Tu aurais pu vivre sans souci. Tu aurais aidé tes sœurs à s'établir...»
Je me moquais bien de l'argent, je ne voulais que Pierre-Angel. Pourquoi ne me regardait-il jamais, lui, avec cette expression avide et sournoise que je surprenais dans les yeux d'autres hommes? Comment l'obliger à m'aimer enfin comme je l'aimais: violemment, éperdument? Les légendes anciennes parlaient de boissons magiques, de philtres... Mes regards erraient pensivement sur les hauteurs couronnées de pâturages: peut-être Sylvain, le berger, qui connaissait toutes les herbes, saurait-il confectionner ce breuvage miraculeux? Je frissonnais: je n'avais jamais vu ce berger que de loin, mais on chuchotait beaucoup de choses à son sujet.
Né cinquième garçon sans interruption de fille, il détenait, disait-on, des «pouvoirs». Il remettait les membres luxés ou cassés, distribuait des tisanes contre les maux les plus divers, soignait les animaux mais aussi – et là les voix n'étaient plus qu'un murmure – jetait des sorts. Pourquoi la maison du père Martin avait-elle brûlé de fond en comble par un jour si tranquille? Pourquoi la maladie avait-elle décimé le troupeau du syndic? Pourquoi la grande Armande était-elle morte en couches?
Lorsqu'il n'était pas au pâturage avec les bêtes, Sylvain habitait une très vieille bâtisse à l'allure de forteresse, étrangement blottie parmi d'énormes sapins noirs. L'endroit avait je ne sais quoi de sinistre et personne n'eût osé s'en approcher. Si le berger recevait des visites, soufflait-on, celles-ci venaient de l'autre monde, dans une odeur de soufre, dans un reflet de feu...
L'automne s'établissait une fois de plus, revêtant toute la montagne de somptueuses couleurs; nous avions arraché les pommes de terre dans un lopin à l'écart du village et nous revenions sans hâte, ma mère et moi. Le fœhn soufflait son haleine trop chaude qui rapprochait les lointains. Les vaches paissaient dans les prés. Depuis ce jour-là, je n'entends jamais leurs sonnailles sans que mon cœur se serre.
Sur une barrière, entre deux haies couvertes de baies rouges, un couple était assis. Le garçon avait passé son bras autour de la taille de sa compagne et de temps en temps, par jeu d'amour, il posait de petits baisers rapides sur les joues, sur le nez de la fille. Comment ai-je pu retenir le cri qui montait à mes lèvres? Le garçon, c'était Pierre-Angel; la fille qu'il regardait avec une telle tendresse, c'était Imelda, une petite guenon maigre, noire comme un pruneau.
Les amoureux ne s'étaient même pas aperçus de notre passage. Ma mère, pour une fois, montrait un vrai sourire sur sa figure sévère. Elle dit:
– Quel brave garçon, ce Pierre-Angel! Si sérieux, si bon.. Je suis contente qu'il épouse la petite Imelda. C'est une fille travailleuse et sage... Elle n'est pas toujours à rêvasser, elle!
La tête me tournait et il me semblait que ma bouche était devenue de pierre. Cependant, je réussis à articuler:
– Je ne me doutais de rien... Quand se marient-ils?
– Avant Noël probablement...
Mes jambes étaient lourdes comme du plomb. Inconsciente de ma détresse, ma mère scrutait le ciel.
– Il va pleuvoir dès que le fœhn tombera. Et moi qui ai oublié mes bons souliers dans la grange de Champ-Haut!
– J'irai les chercher demain! dis-je.
Cela me donnerait quelques heures de solitude, car je n'étais jamais seule chez nous, dans la maison trop étroite où vivaient avec moi mes parents et mes quatre jeunes sœurs. Si du moins j'avais pu, dans la nuit, pleurer tout mon soûl et gémir sur mon amour à jamais perdu! Mais Madeleine dormait dans le même lit que moi et il me fallait étouffer mes pleurs dans mon oreiller, parmi mes cheveux dénoués qui ne s'enrouleraient jamais aux épaules de Pierre-Angel.
Peut-être, devant l'inéluctable, mon désespoir aurait-il fini par s'apaiser, mon amour par s'éteindre? Pourquoi a-t-il fallu que je rencontre Pierre-Angel le lendemain, alors que je m'en allais vers Champ-Haut? Le sentier au bord du torrent était étroit et nous nous arrêtâmes l'un en face de l'autre. Jamais le garçon ne m'avait paru aussi beau dans sa force tranquille. Tout mon être se tendait vers lui, éperdu de tendresse, de désir. Oh! mettre mes bras autour de son cou, sentir ses mains sur ma taille, ses lèvres sur mon visage... Je gémis:
– Dis, ce n'est pas vrai?
– Qu'est-ce qui n'est pas vrai? demanda-t-il d'un air étonné.
– Que tu vas épouser Imelda?
– C'est vrai, oui. Ne le savais-tu pas?
Je n'ai pas pu retenir mon cri de détresse.
– Et moi? Moi! Moi!
– Toi?
Il ouvrait tout grands ses yeux clairs. Il semblait à mille lieues de moi, serein, inaccessible.
– Moi! Je t'aime! Je t'aime tellement! Depuis si longtemps, depuis toujours! Ce n'est pas possible que tu ne t'en sois jamais aperçu? Ce n'est pas possible que tu ne veuilles pas de moi?
La surprise de Pierre-Angel se nuançait d'effroi et de pitié.
– Tu es ma cousine! presque ma sœur! dit-il gauchement. Tu sais que je t'aime bien!
C'était là tout ce qu'il m'offrait en retour de ma passion, cette aumône dérisoire: je t'aime bien! J'enfonçai mes ongles dans les paumes de mes mains et je criai:
– Eh bien, moi, je te déteste!
Stupéfait, il s'écarta pour me laisser passer et je m'enfuis vers la forêt; le chemin montait et pourtant je courais, je courais, échevelée, brûlante de fureur et de honte. Moi, moi j'avais avoué mon amour à Pierre-Angel et il m'avait repoussée. Jamais je ne pourrais reparaître devant lui: je voulais me cacher, mourir. Non, c'était à lui de mourir puisqu'il était la cause de

cette intolérable souffrance. Je me sentais capable, à cette heure, de le tuer de mes propres mains.
Le ciel commençait à se couvrir et de grands souffles froids passaient en mugissant dans les frondaisons. J'avançais dans un tourbillon de feuilles rousses. Combien de temps dura ma course? Je m'arrêtai enfin, haletante: devant moi s'étendait la clairière de Champ-Haut; elle était toute couverte d'une houle grise, laineuse, bêlante, au milieu de laquelle, immobile, le berger me regardait. Le berger... Lentement, il écartait les moutons et venait vers moi. Il avait des cheveux noirs, bouclés, et d'étranges yeux, jaunes comme ceux des chèvres. Un anneau d'or brillait à son oreille gauche; il inclina légèrement la tête en guise de salut.
- Je vous attendais! dit-il.
- Quoi? Vous saviez que j'allais venir?
– Je le savais! Je sais beaucoup de choses! Je ferai ce que vous attendez de moi...!
Je tremblais de la tête aux pieds.
- Je veux... je veux que vous lui jetiez un sort! Je ne peux pas supporter qu'il appartienne à cette Imelda! Je veux qu'il meure...
- Il mourra!
– Mais... combien cela me coûtera-t-il? Je n'ai pas d'argent...
Les yeux de Sylvain n'étaient plus qu'une fente pâle.
- Qui te parle d'argent? Tu es belle, belle... Je ne veux qu'un baiser... Viens!
Sa main, dure et chaude, avait saisi mon poignet; elle m'attirait, m'entraînait vers l'ombre, vers la mousse, vers ce baiser qui m'emporta, me roula, vaincue.

...Le lendemain, dans son atelier, Pierre-Angel se blessa au pouce avec un clou rouillé. Quelques heures plus tard, malgré les compresses d'alcool et de pétales de lys, la main était rouge et enflée, puis le bras noircit et gonfla jusqu'à ressembler à une outre.
On ensevelit le garçon à la fin de la semaine, par une journée sombre et glaciale, sous une pluie battante...

Luisa Mehr

## Première neige

*Aux créneaux jouant ses arpèges*
*Le vent du nord donnait le ton.*
*Sous le ciel, ainsi qu'un manège,*
*Tournaient légers les blancs flocons.*
*Et le soir un rai de lumière*
*Frisant à l'huis d'une chaumière*
*Irisait la valse première*
*Des flocons pour ce rendez-vous.*
*Or le vent redoublait ses quintes*
*Voulait chanter et sa complainte*
*N'était plus qu'une longue plainte,*
*Mais l'hiver était parmi nous.*

*G.-F. Clavel*

# Concours mensuel

Collée ou recopiée sur carte postale, la solution de ce problème est à envoyer à Mme Josette Baud, chemin des Chantres 48, 1025 St-Sulpice, **jusqu'au 15 du mois**. N'oubliez pas d'indiquer votre adresse!

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | H | E | N | I | N | L | I | E | T | A | R | D |
| 2 | O | P | I | N | I | O | N | S | ■ | ■ | ■ | O |
| 3 | R | E | S | T | A | N | T | ■ | ■ | S | B | ■ |
| 4 | T | E | ■ | E | I | G | E | R | ■ | U | A | T |
| 5 | I | ■ | O | R | S | ■ | R | E | E | L | L | E |
| 6 | C | O | U | P | ■ | A | R | I | S | T | E | E |
| 7 | U | L | T | R | A | M | O | N | T | A | I | N |
| 8 | L | O | R | E | L | E | I | ■ | A | N | N | A |
| 9 | T | R | E | T | S | ■ | ■ | O | C | ■ | E | G |
| 10 | E | O | ■ | E | A | S | T | M | A | N | ■ | E |
| 11 | U | N | E | S | C | O | ■ | A | D | O | U | R |
| 12 | R | ■ | T | ■ | E | T | I | R | E | E | S | ■ |

**problème précédent**

Les problèmes «facile» et «force moyenne» ne participent as au concours mensuel.

# Force moyenne

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | G | A | R | C | I | A | L | O | R | C | A |
| 2 | E | N | ■ | L | O | P | I | N | ■ | O | N |
| 3 | L | E | D | A | ■ | P | E | D | A | L | E |
| 4 | A | M | ■ | U | T | E | R | U | S | ■ | R |
| 5 | T | O | N | D | ■ | T | ■ | L | ■ | A | I |
| 6 | I | N | D | E | S | I | R | A | B | L | E |
| 7 | N | E | ■ | ■ | A | S | E | ■ | I | P | ■ |
| 8 | E | ■ | ■ | P | U | S | T | U | L | E | S |
| 9 | U | R | T | I | C | A | I | R | E | ■ | O |
| 10 | S | U | ■ | R | E | N | N | E | S | ■ | I |
| 11 | E | ■ | T | E | S | T | E | E | ■ | I | F |

**problème précédent**

# Faciles

**Un recueil de mots croisés** sera envoyé aux lauréats du dernier concours mensuel, soit à: M. André Berberat, Chavon-Dessus 8, 2926 Boncourt – Mme B. Brunschwyler, ch. des Ouches 1, 1203 Genève – E. Dähler-Burkhard, rte du Chasseur 38, 1008 Prilly – Mme Mona Poulin, ch. des Roches 9, 1208 Genève – M. Placide Verdon, rue Pierre-Alex 9, 1630 Bulle.

**problème précédent**

| | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| 1 | N | E | C | R | O | P | H | A | G | E |
| 2 | A | B | R | I | T | E | ■ | M | A | S |
| 3 | P | R | O | S | A | T | E | U | R | S |
| 4 | O | U | I | ■ | R | ■ | U | S | E | E |
| 5 | L | I | S | A | I | T | ■ | A | ■ | ■ |
| 6 | I | T | I | N | É | R | A | N | T | E |
| 7 | T | E | E | ■ | ■ | I | N | T | E | R |
| 8 | A | R | R | I | V | E | E | ■ | L | I |
| 9 | I | ■ | E | R | I | S | T | A | L | E |
| 10 | N | A | S | A | L | ■ | O | R | E | ■ |